

L'enseignement catholique au service de la vérité

Mgr Pascal Ide

Prêtre du diocèse de Paris, membre de la communauté de l'Emmanuel, docteur en médecine, en philosophie et en théologie.

«L'école catholique considère comme sa tâche spécifique – et à un titre nouveau face à l'actuelle déficience de la famille et de la société dans ce domaine – la formation intégrale de la personnalité chrétienne¹. » Or chaque enfant, chaque homme est un big bang ou plutôt un micro bang : il est une explosion nouvelle² de chaleur et de lumière – autrement dit, d'amour et de vérité. Le projet pédagogique de l'école catholique doit donc se fonder sur une anthropologie centrée sur le vrai et le bien³. En effet, l'homme est un être fait pour la vérité et pour l'amour. Si la lumière est nécessaire pour que se développe la vie, elle ne suffit pas: l'être vivant a aussi besoin de chaleur. De même, seulement éclairé par la vérité, l'homme grelotte de froid, loin de la chaleur de l'amour. Inversement, sans la vérité, il serait comme l'aveugle qui prétend guider un autre aveugle (cf. Mt 15,14). L'on dit parfois que, sans la vérité, l'homme pourrit et que, sans l'amour, il se durcit. « On se fait une idole de la vérité même, écrit Blaise Pascal; car la vérité hors la charité n'est pas Dieu, mais est son image et une idole qu'il ne faut ni aimer ni adorer⁴. » 1. Congrégation pour l'éducation catholique, L'École catholique, 19 mars 1977, n. 45, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 1977, p. 18. 2. « L'histoire du salut connaît toujours un nouveau commencement, elle commence en tout homme venant en ce monde » (Jean Paul II, Homélie à la messe du Bourget, 1er juin 1980). 3. Voire, ne faudrait-il pas ajouter le beau qui, sous certaines conditions, intègre ces deux « aspects » (en termes techniques : transcendants) de l'être ? 4. Pensées, éd. Brunschvicg, n° 852. « Amour et vérité se rencontrent. » Ps 84,10 60

L'enseignement catholique au service de la vérité Dans le cadre de cet article consacré à l'anthropologie sous-jacente à l'enseignement catholique, je ne traiterai que la relation de l'homme à la vérité, qui est le fondement de la transmission. I – Entre fondamentalisme et relativisme Aujourd'hui, pour faire simple, nous rencontrons deux relations différentes et opposées, à la vérité : le fondamentalisme (ou dogmatisme) d'un côté, le relativisme (ou scepticisme) de l'autre. 1/ Le fondamentalisme Le fondamentaliste est celui qui croit posséder la vérité et avoir accès à toute la vérité, disposer d'un point de vue surplombant autant qu'englobant. De ce fait, sa conviction est tellement puissante qu'il est fortement tenté d'imposer aux autres ce point de vue qu'il a identifié à la vérité. On songe aussitôt aux fondamentalistes musulmans: presque aucune semaine ne se passe sans que les médias ne nous rapportent un attentat, et notre capitale vient d'être touchée, une nouvelle fois et rudement. On connaît un peu moins les fondamentalistes hindous qui brûlent des mosquées en Inde et qui agressent, voire persécutent les chrétiens. Mais il existe aussi des fondamentalistes chrétiens, notamment pentecôtistes, aux États-Unis ou ailleurs, fascinés par Armageddon autant que convaincus que le Christ accueillera dans son Royaume les bons disciples qu'ils sont. Non sans une notable différence avec les autres: la violence de ces derniers n'est pas physique. 2/ Le relativisme De l'autre côté, nous rencontrons l'opinion selon laquelle toutes les vérités se valent. Seule compte mon opinion et mon opinion du moment: la vérité se réduit à l'authenticité à un instant donné. Il n'existe donc pas de vérité absolue – d'où l'étiquette de « relativisme »⁵. Les causes de cette posture sont multiples. À côté de raisons classiques, comme les contradictions entre les philosophes ou les conflits apparemment indépassables entre les religions, ce scepticisme se nourrit de motivations nouvelles: la vérité identifiée à la

violence (même les sciences sont aujourd'hui suspectées) et donc la tolérance identifiée au scepticisme, 5. L'on sait qu'à une reprise, le cardinal Joseph Ratzinger a parlé de « dictature du relativisme » (Missa Pro Eligendo Romano Pontifice, lundi 18 avril 2005). Mgr Pascal Ide 61 l'irréversible pluralisme culturel auquel confronte la mondialisation et qui s'expérimente de plus en plus près de chez nous, la présence de plus en plus envahissante du virtuel, autrement dit d'univers parallèles dont je suis l'auteur, la fragmentation du savoir. Mais la raison la plus profonde réside peut-être dans la réduction de l'intelligence à sa fonction opératoire, qui entraîne une réduction de l'éducation à ses aspects purement techniques et fonctionnels. Évaluons maintenant ces deux attitudes.

3/ Fondamentalisme et religion Le terme « religion » rime-t-il nécessairement avec celui de « domination »? Même si le fondamentaliste, c'est l'autre, il vaut la peine de s'interroger sur les origines de son attitude. En fait, une relecture non idéologique de l'histoire invite à affirmer que les religions ne sont pas, par elles-mêmes, à l'origine du fondamentalisme. Tout d'abord, le fondamentalisme religieux (comme d'ailleurs l'athéisme militant et idéologique) est un phénomène très situé dans le temps et l'espace : il est apparu en Occident, au terme du xix^e siècle ; auparavant, il demeure un phénomène extrêmement marginal. Précisément, ce fondamentalisme religieux est né en réaction contre une autre forme de fondamentalisme qui l'avait précédé, le scientisme. Pendant le siècle des Lumières, en effet, est apparue la conviction selon laquelle la science est un discours explicatif, donc certain, permettant d'accéder à l'intégralité du réel et, plus encore, elle doit supplanter toutes les fausses croyances de l'humanité, qu'elles soient religieuses ou philosophiques. Amplifiée par les réussites de la technique, cette idéologie scientiste envahit le siècle suivant: que l'on songe à la philosophie des trois états de l'humanité élaborée par Auguste Comte, le fondateur du positivisme. Alors, en réaction à l'égard de ces propos totalisants, donc totalitaires⁶, certains responsables religieux ont pris peur et se sont crispés. Or, on le sait, la crainte est mauvaise conseillère : seule une surface non troublée permet de refléter la lumière. On a confondu ce que seul un regard lucide et apaisé pouvait découpler, en l'occurrence, la science et son interprétation, plus précisément: l'apport situé des sciences et le totalitarisme idéologique des philosophies scientistes. Le fondamentalisme religieux est donc né par réaction. L'histoire nous apprend ainsi que, s'il est sans fondement, il n'est pas sans excuse.

6. Paul Ricoeur parle du « faux pas du total au totalitaire » (« Vérité et mensonge », Histoire et vérité, coll. « Esprit », Paris, Seuil, 1964, p. 165-192, ici p. 191. Souligné dans le texte).

62 L'histoire nous apprend aussi que les premiers fondamentalismes actifs sont idéologico-politiques, et nullement religieux. En effet, le siècle le plus tristement violent de l'histoire de l'humanité est celui d'où nous venons, le xx^e siècle. Or cette violence, loin d'être le fait des religions, fut commise par des idéologues qui la refusaient et la combattaient avec la dernière virulence : au nom d'un antisémitisme néo-païen, Hitler a conduit six millions de juifs dans les camps d'extermination⁷ ; imprégnés de l'idéologie marxiste pour qui la religion n'est qu'aliénation, les communistes Lénine, Staline, Mao Tsé Tung, Pol Pot sont responsables de pas moins de cent quatre-vingts millions de morts – bilan que l'on s'ingénie encore aujourd'hui à cacher ou à minimiser⁸.

4/ Fondamentalisme et vérité Au découplage du fondamentalisme et de la religion, il faut joindre celui du fondamentalisme et de la vérité. Le fanatique, au fond et paradoxalement, ne croit pas à la vérité : « Il n'est pas quelqu'un qui croit trop en une cause », écrit Alain Cugno. En effet, il n'affirme sans concession et sans compromis (pense-t-il) la cause qu'il croit défendre que parce qu'il craint qu'elle soit incapable de se soutenir autrement, qu'on ne puisse pas la laisser aller se risquer toute seule parce qu'elle est trop faible, ce par quoi il avoue qu'il n'y croit pas⁹. D'ailleurs, cette conception d'une autosuffisance prétendue de la vérité est erronée. L'histoire le montre, une vérité n'existe

pas par elle-même, abstraitement, comme une idée, mais parce que quelqu'un la défend, dans les différents sens du terme. En fait, la différence est ailleurs: elle passe entre celui qui tue l'autre qui ne croit pas à la vérité qu'il profère et celui qui est prêt à se laisser tuer par l'autre qui ne croit pas à la vérité. Donc, ce qui demeure immuable n'est pas seulement l'existence d'une vérité objective, mais celui qui l'énonce sans fard ni compromission, parfois jusqu'au martyr¹⁰. 7. Cf. Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988. 8. Cf. Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné, Andrzej Packowski, Karel Bartosek, Jean-Louis Margolin, *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur et répression*, Paris, Robert Laffont, 1997. 9. Alain Cugno, « L'essence du compromis », *Études*, mai 2006, p. 627-636, ici p. 631. L'auteur renvoie à Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, M.A.U.S.S., 2005. 10. Cf. Jean Paul II, *Lettre encyclique Veritatis Splendor sur quelques questions fondamentales de l'enseignement moral de l'Église*, le 6 août 1993, n. 76, 87, 89 et 90-94. L'enseignement catholique au service de la vérité 63 5/ Tolérance et scepticisme Il faut enfin opérer une troisième distinction. La tolérance moderne est née en réaction contre la vérité (cf. infra). Toutefois, on ne peut confondre tolérance et scepticisme (cf. infra). La tolérance est une attitude s'adressant d'abord à la personne alors que le scepticisme est une doctrine. Par ailleurs, Jean Paul II a clairement montré que la séparation de la foi et de la raison refuse la vérité contenue dans l'approche religieuse, donc conduit au nihilisme. Les radicalisations les plus influentes sont connues et bien visibles, surtout dans l'histoire de l'Occident. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'une bonne partie de la pensée philosophique moderne s'est développée en s'éloignant progressivement de la Révélation chrétienne, au point de s'y opposer explicitement. Ce mouvement a atteint son apogée au siècle dernier. Certains représentants de l'idéalisme ont cherché de diverses manières à transformer la foi et son contenu, y compris le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, en structures dialectiques rationnellement concevables. À cette pensée se sont opposées diverses formes d'humanisme athée, philosophiquement structurées, qui ont présenté la foi comme nocive et aliénante pour le développement de la pleine rationalité. Elles n'ont pas eu peur de se faire passer pour de nouvelles religions, constituant le fondement de projets qui, sur le plan politique et social, ont abouti à des systèmes totalitaires traumatisants pour l'humanité. Dans le cadre de la recherche scientifique, on en est venu à imposer une mentalité positiviste qui s'est non seulement éloignée de toute référence à la vision chrétienne du monde, mais qui a aussi et surtout laissé de côté toute référence à une conception métaphysique et morale. En conséquence, certains hommes de science, privés de tout repère éthique, risquent de ne plus avoir comme centres d'intérêt la personne et l'ensemble de sa vie. De plus, certains d'entre eux, conscients des potentialités intérieures au progrès technologique, semblent céder, plus qu'à la logique du marché, à la tentation d'un pouvoir démiurgique sur la nature et sur l'être humain lui-même. Enfin, le nihilisme a pris corps comme une conséquence de la crise du rationalisme. Philosophie du néant, il réussit à exercer sa fascination sur nos contemporains. Ses adeptes font la théorie de la recherche comme fin en soi, sans espérance ni possibilité aucune d'atteindre la vérité. Dans l'interprétation nihiliste, l'existence n'est qu'une occasion pour éprouver des sensations et faire des expériences dans lesquelles le primat revient à l'éphémère. Le nihilisme est à l'origine de la mentalité répandue selon Mgr Pascal Ide 64 laquelle on ne doit plus prendre d'engagement définitif, parce que tout est fugace et provisoire¹¹. 6/ Unité et pluralité de la vérité Pourtant, dira-t-on, la vérité est plurielle, irrémédiablement multiple. L'un des faits massifs auquel nous sommes aujourd'hui confrontés dans nos sociétés de plus en plus fluides, brassant de plus en plus de cultures différentes (plus d'un milliard de personnes, soit un sixième de l'humanité, sont en

déplacement chaque année, dont 200 millions de migrants), est la pluralité irréductible des convictions et l'étanchéité des cadres de référence. Distinguons pluralité et pluralisme. La pluralité est un fait; le pluralisme est un jugement, voire une idéologie qui conclut de ce fait à l'impossibilité de l'unité, à l'atomisation des opinions. Le spécialiste de l'histoire des sciences Thomas Samuel Kuhn a développé cette théorie selon laquelle chaque époque possède son propre paradigme, celui-ci étant irréductible au paradigme qui l'a précédé et ne pouvant donc entrer en communication avec lui¹². Et cette conviction diachronique est devenue une conviction synchronique : l'humanité est vouée à un éclatement irré- médiable d'opinions, dans le temps comme dans l'espace. Telle n'est pourtant pas la conviction profonde habitant le cœur de l'homme. Une est la vérité, même si nous ne progressons que lentement vers celle-ci¹³. Thomas d'Aquin affirmait qu'une position ne peut être à ce point erronée qu'elle n'affirme quelque chose de vrai, qu'elle ne puisse porter de la lumière. Cette conviction dicte une conception unifiante et « unitaire » de l'éducation « qui empêche la dispersion dans la diversité des connaissances et des acquisitions¹⁴ ». Elle dicte aussi une attitude de dialogue à la fois sereine et pleine d'espérance qui évite le double péril du fondamentalisme intolérant et de la pusillanimité sceptique hâtivement baptisée tolérance. Prenons le 11. Jean Paul II, Lettre encyclique Fides et Ratio aux évêques de l'Église catholique sur les rapports entre la foi et la raison, 14 septembre 1998, n. 46. Ce texte, comme les autres textes magistériels, est disponible sur le site du Saint-Siège. Ici, sur http://w2.vatican.va/content/johnpaul-ii/fr/encyclicals/documents/hf_jp-ii_enc_14091998_fides-et-ratio.html (consulté le 16 novembre 2015). 12. Cf. Thomas S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, trad. Laure Meyer, coll. « Champs », Paris, Flammarion, 1983. 13. La conception kuhnienne de la révolution scientifique et de l'évolution du savoir suppose l'absence de la vérité comme norme (cf. Thomas S. Kuhn, La structure des révolutions scientifiques, p. 232-236). 14. Congrégation pour l'Éducation catholique, L'école catholique au seuil du troisième millénaire, 28 décembre 1997, n. 10, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 1997, p. 8. L'enseignement catholique au service de la vérité 65 cas de deux personnes habitées par des convictions étrangères, voire opposées, sur un sujet: l'un soutient une position et l'autre une autre qui paraît incompatible. Si l'un des deux est convaincu d'avoir raison, il va tenter de conduire-réduire l'autre à sa position. Cette attitude – qui est donc celle du fondamentalisme – est le plus souvent inefficace. Même si le protagoniste réussit à persuader son contradicteur, il est en fait perdant: il ne s'est pas enrichi de ce que la position de l'autre contenait de vérité. Inversement, si les deux sont convaincus que leur position est vraie pour eux, mais seulement pour eux, il n'y aura pas de discussion, et la vérité y perdra tout autant. La posture relativiste, sceptique, est donc tout aussi stérile. Or, le plus souvent, nous ne dépassons pas ces deux attitudes, ce qui nous conduit à ne plus parler qu'à ceux qui pensent comme nous. De fait, je constate qu'en conférence il y a deux sortes de réactions positives. Ou bien: « Mon Père, je fus très touché de ce que vous avez dit, cela me conforte dans ce que je pense »; ou bien: « Mon Père, ce que vous dites m'a remué ; vous m'avez changé ma vision des choses. » Je ne condamne pas la première attitude : nous avons tous besoin d'être rassurés (la sécurité est notre besoin le plus fondamental, selon la pyramide d'Abraham Maslow). Mais je l'interroge : si le besoin d'être conforté demeure l'unique motivation, le sujet ne risque-t-il pas de se fermer à l'autre et à la vérité ? Mais il existe une troisième position, fondée sur un constat et une assurance : le constat de la contradiction actuelle ; la certitude que celle-ci n'est qu'apparente, car une est la vérité. Cette assurance bannit la crainte : le désaccord n'est pas une menace, mais, chez les hommes de bonne volonté, la promesse d'un accord futur. Si ce que l'autre pense contient du vrai, alors il doit être possible de trouver un chemin vers une vérité partagée. Plus encore, la recherche

commune conduit à une vérité nouvelle ou à une saisie nouvelle d'une vérité déjà connue, l'entrée dans un espace plus grand de vérité, une compréhension approfondie, paradoxalement appauvrissante (je possède moins la vérité, je la reçois davantage) et enrichissante. C'est ainsi que, dans un écrit contre les manichéens, saint Augustin proposait à ceux-ci la méthode de discussion suivante : se placer ensemble au point de vue de la vérité qui n'a pas encore été découverte scientifiquement; ensemble, la chercher avec sérieux. Afin d'adoucir plus facilement nos rapports mutuels, pour que vous ne m'opposiez aucune intention, à la fois hostile pour moi et pernicieuse pour vous, je vais jusqu'à vous conjurer de nommer vous-mêmes un arbitre pour déclarer si des deux côtés on a réellement déposé tout sentiment d'arrogance et d'orgueil. Ni les uns ni les autres ne nous flattons d'avoir trouvé la vérité ; au contraire, cherchons-la comme si elle n'était Mgr Pascal Ide 66 connue d'aucun d'entre nous. Car ce n'est qu'à la condition que personne ne se flattera de la téméraire prétention d'avoir trouvé et connu la vérité, que nous pourrons apporter du zèle et de l'harmonie dans nos recherches. Et si je ne puis obtenir de vous cette faveur, accordez-moi du moins de vous écouter et de vous répondre comme si vous étiez pour moi des inconnus. Je crois cette demande très légitime ; serait-il équitable, en effet, que je fusse réduit à prier avec vous, à prendre part à vos assemblées, à porter le nom de Manichéen, avant que vous ne m'eussiez parfaitement éclairé sur tous les points qui intéressent si vivement le salut de mon âme¹⁵ ? On le comprendra, une telle attitude n'est possible que si la personne ne confond pas l'adhésion à ce qu'elle dit et l'adhésion à la vérité, ni, encore moins, l'adhésion à ce qu'elle dit et l'accueil de sa personne. Or cette double distinction suppose une construction de son identité, une acceptation de sa vulnérabilité autant que de sa consistance, donc une juste estime de soi, ce dont traitera le deuxième point de notre exposé. II – Le triptyque de la vérité Considérons maintenant la relation de l'homme à l'égard de la vérité. Je distinguerai très brièvement quatre attitudes essentielles: inclination; réceptivité ; appropriation; créativité. La première joue un rôle fondateur à l'égard des trois autres – qui constituent comme un triptyque¹⁶. 1/ L'inclination au vrai Les Anciens avaient constaté que tout homme cherche le vrai, que toute intelligence est inclinée à la vérité¹⁷. Aujourd'hui, on parlerait plus volon-

15. *Contra epistolam manichæi quam vocant fundamenti liber unus*, III, 4, PL 42, 175. Le texte latin intégral se trouve sur <http://www.augustinus.it/latino/index.htm>. L'édition de l'abbé Raulx, 1869, avec la traduction de M. Burleraux, se trouve sur <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/index.htm> (sites consultés le 16 novembre 2015)

16. Ce triptyque – réception, intériorisation, donation – épouse la dynamique du don développée ailleurs, par exemple : Pascal Ide, *Eh bien dites : don! Petit éloge du don*, Paris, L'Emmanuel, 1997; *Une théo-logique du don. Le don dans la Trilogie de Hans Urs von Balthasar*, coll. « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium » n° 256, Leuven, Peeters, 2013, p. 513-518.

17. Cf. par exemple Cicéron, *De Officiis*, L. I, ch. 4. Sur la notion générale d'inclination naturelle, cf. Pascal Ide, « La nature humaine, fondement de la morale », Coll., Handicap, clonage... La dignité humaine en question, Actes du colloque de bioéthique de Paray-le-Monial de mai 2003, Paris, L'Emmanuel, 2004, p. 79-155.

L'enseignement catholique au service de la vérité 67 tiers d'ouverture au sens. C'est elle qui nous pousse à nous étonner ou à poser des questions. Découvrant une machine que nous ignorons, notre première question est: « À quoi sert-elle ? » Cette demande ne porte pas d'abord sur le mécanisme, mais sur le sens, la finalité de la machine. Inversement, personne n'est attiré spontanément par l'erreur ou l'ignorance. Si je vous dis que la conférence que vous lisez contient une erreur par page, vous vous sentirez inquiet ou frustré, et je prophétise sans risque que vous ne prolongerez pas votre lecture – autant d'indices que nous sommes faits pour le vrai. Pour le croyant, la foi est aussi une

ouverture de l'intelligence à la vérité révélée par Dieu, elle est un « oui » de l'esprit au Christ. Le croyant oppose parfois deux approches de la vérité de foi: « Pour nous chrétien, la vérité est non pas un énoncé ou un système, c'est une Personne. » De fait, Jésus a dit: « Je suis la Vérité » (Jn 14,6). Face à Pilate lui demandant Quid est veritas, Jésus reste silencieux, car, explique Vittorio Possenti, l'anagramme de la question donne Est vir qui adest (« C'est l'homme qui est présent »): Jésus est la Persona Veritatis, la Vérité en personne¹⁸. Pour autant, convient-il d'opposer une vérité-Personne et une vérité-énoncé? La foi est d'abord une attitude qui nous unit à la personne même du Christ. Par « l'obéissance de la foi » (Rm 16,26), « l'homme s'en remet tout entier et librement à Dieu¹⁹ »: c'est ainsi que le concile Vatican II définit l'attitude de foi comme relation de l'homme à Dieu. Mais il est intéressant de constater que le texte magistériel continue aussitôt en citant une parole du concile précédent, Vatican I, affirmant que la foi est aussi « un complet assentiment et de volonté à Dieu qui révèle²⁰ ». C'est parce que nous croyons le Christ que nous croyons ce qu'il dit, d'autant plus qu'il est le Verbe, la Parole de Dieu (cf. Jn 1,1-18). Déjà au plan humain, que signifierait avoir confiance en une personne sans avoir confiance dans les paroles qu'elle prononce ? Aussi la foi comporte-t-elle des énoncés exprimant son contenu, le plus célèbre étant le Credo. La crise de confiance à l'égard de la vérité est telle que, aujourd'hui, le chrétien est en passe de devenir l'un des seuls à avoir confiance en la capacité qu'a l'intelligence humaine d'atteindre à une vérité objective et donc universelle, non sans effort ni recherche permanente – cela, même ¹⁸. Vittorio Possenti, « La filosofia dopo il nichilismo », Sapientia, Buenos Aires, LVI (2001), fasc. 210, p. 589-622, ici p. 622. ¹⁹. Concile Vatican II, Constitution dogmatique sur la Révélation divine Dei Verbum, chap. 1, n. 5. ²⁰. Ibid. Cite Concile Vatican I, Constitution dogmatique De fide catholica, chap. 2. Mgr Pascal Ide ⁶⁸ dans le domaine des sciences²¹. Croire à la vérité est devenu audacieux. Permettez-moi de citer une nouvelle fois l'encyclique Fides et Ratio: On a vu apparaître chez l'homme contemporain, et pas seulement chez les philosophes, des attitudes de défiance assez répandues à l'égard des grandes ressources cognitives de l'être humain. Par fausse modestie, on se contente de vérités partielles ou provisoires, sans plus chercher à poser des questions radicales sur le sens et sur le fondement ultime de la vie humaine, personnelle et sociale²². 2/ Le primat de la réceptivité Notre époque est passée du mot de Giambattista Vico: « Verum quia factum: est vrai ce qui est fait », à celui du Faust de Goethe : « Im Anfang ist Tat: Au commencement est l'action », c'est-à-dire verum quid faciendum, est vrai ce qu'il faut faire. Autrement dit, la conviction majoritaire est aujourd'hui que la vérité est une construction. Elle est l'œuvre de mon intelligence et de mes capacités de transformation de la réalité. De fait, nanotechnologies, biotechnologies (notamment la génétique), informatique et sciences cognitives (le fameux tétragramme NBIC), donnent l'impression que s'ouvre à l'homme d'aujourd'hui un champ de possibles presque infini. Et cette assurance est alimentée chez les jeunes par la pratique très interactive des jeux vidéo. Cette conviction honore la créativité humaine. Mais, isolée, elle occulte une autre dimension, essentielle, de notre humanité : l'homme est aussi un être de réceptivité. Plus, l'inventivité, l'émissivité présupposent cette réceptivité première, originaire. Plus encore, « je me reçois bien plus que je ne me fais » disait Teilhard de Chardin²³. Cette loi générale s'applique à notre relation au vrai. Avant d'inventer, l'intelligence a besoin de se laisser enseigner. Avant de commencer à parler, l'enfant doit longuement se mettre à l'école et à l'écoute du langage parlé autour de lui, sans pouvoir répondre de manière adéquate. Chronologiquement, le disciple précède le maître ; ontologiquement, c'est celui-ci qui précède celui-là. Les vrais génies ne sont jamais sans maîtres et, quand on les interroge, ils ²¹. Cf. Jean Paul II, Discours aux scientifiques d'Allemagne et d'ailleurs, en l'honneur d'Albert le Grand,

prononcé dans la cathédrale de Cologne, le 15 novembre 1980, en l'honneur du 700^e anniversaire de la mort du Doctor universalis, éd. bilingue, coll. « Réfléchir », Paris, FAC-Éditions, 1981. 22. Jean Paul II, Fides et ratio, n. 5. 23. Pierre Teilhard de Chardin, Œuvres. 4. Le milieu divin. Essai de vie intérieure, Paris, Seuil, 1957, p. 76. L'enseignement catholique au service de la vérité 69 nomment volontiers ceux qui les ont formés. Cette loi vaut même pour l'imagination. L'usage courant du mot incline à voir en celle-ci une capacité de pure création, oubliant que toute image, si ingénieuse soit-elle, est composée d'éléments qui, eux, ont été reçus. Pour reprendre un exemple classique, avant d'être une image neuve, la licorne assemble deux images connues, le cheval et la corne. Emmanuel Kant l'avait noté: avant d'être productrice, l'imagination est reproductrice. Il est clair que la plupart des enfants, puis des jeunes qui sont confiés à l'enseignement catholique font des études pour se préparer à une vie professionnelle et, un jour, gagner de l'argent. C'est là une bonne chose. Il demeure que l'école n'est pas seulement affaire d'utilité. Elle appartient à ces lieux où l'humanité doit être prise en compte dans sa totalité. Or, l'être humain est aussi un chercheur et notamment un chercheur de vérité. Qu'il est important que les institutions catholiques d'enseignement primaire et secondaire suscitent et avivent cette quête gratuite du sens! Cesser de mendier la vérité, c'est éteindre en soi ce qui constitue notre être d'homme et de femme. Qui a déjà vu un animal s'arrêter devant un coucher de soleil, s'interroger sur le sens du monde et de sa vie ? Ajoutons un point qui demanderait de longs développements. L'intelligence est capacité d'accueil et de réceptivité ; mais son attente n'est pas déçue. En effet, elle fait face à un réel qui fait signe, parce qu'il foisonne de sens. La réalité extramentale est lisible. Elle nourrit donc l'intelligence et l'enrichit, pour peu que celle-ci accepte de s'y confronter. Elle possède ses propres lois, mais ne demande qu'à être interrogée. Le travail intellectuel permet donc à l'enfant, puis à l'adulte de se confronter à autre que lui et, s'il accepte cette confrontation, d'en être enrichi. Voilà pourquoi, après bien d'autres, un Thomas d'Aquin a pu définir la vérité comme « adéquation de l'esprit à la réalité²⁴ », si l'on entend par « adéquation » non seulement l'accueil mais, ce qui va maintenant être dit, le travail actif d'appropriation. Enfin, souligner la réceptivité de l'intelligence à l'égard de la vérité, c'est rappeler qu'elle est contemplative avant d'être active, c'est-à-dire, aujourd'hui, technique et opératoire. Ainsi, l'école catholique « considère le savoir humain comme une vérité à découvrir²⁵ ». 24. Cf., par exemple, S. Thomas d'Aquin, Q.D. De veritate, q. 1, a. 1. 25. Congrégation pour l'Éducation Catholique, L'école catholique, n. 41, p. 17. Mgr Pascal Ide 70 3/ L'appropriation de la vérité ou le discours des méthodes Que l'intelligence soit capacité d'accueil du réel, cela ne signifie pas, pour autant, qu'elle se laisse imprimer par le réel comme une cire par un sceau. Réceptivité n'est pas passivité. Au réel qui appelle, l'esprit répond. Nous disions que le réel parle ; mais justement, il n'utilise pas de mots. Et toute la dignité de l'intelligence humaine est de transformer le langage non-verbal de la nature en un langage communicable. Car, si l'homme s'enrichit par sa réceptivité au réel, le réel, lui, s'enrichit, du travail d'appropriation par lequel l'esprit le nomme, le comprend. De plus, la nature matérielle acquiert une dignité inattendue en étant connue, donc en étant hébergée chez un être spirituel. Voilà pourquoi tout le travail de patient apprentissage de la langue, des grandes distinctions structurant le réel, est d'une importance si décisive. Le travail d'appropriation de la vérité passe par une patiente acquisition des routes permettant d'y accéder, autrement dit des méthodes (hodos, en grec, signifie « route »). Si la vérité est une, cela ne signifie pas que, pour autant, son accès soit univoque. Je souhaiterais donc ajouter une autre conviction très forte : multiples sont les méthodes d'accès à la vérité. En effet, le réel est beaucoup trop riche pour qu'un seul discours puisse prétendre en épuiser le sens. Cela est a fortiori vrai de l'homme.

Reconnaissons pourtant que ce propos n'a rien d'une évidence dans le paysage intellectuel qui est le nôtre. Depuis Descartes et un livre fameux, publié en 1637 – le premier ouvrage de philosophie écrit en langue « vulgaire » –, nous sommes habités par une conviction ou du moins un idéal: il existe un discours de la méthode. Le point important est ce singulier très singulier: l'unicité de méthode. Pour le philosophe français, cette méthode est celle de la mathématique étendue au champ entier du savoir, car seule celle-ci peut nous assurer d'être en possession d'idées « claires et distinctes », ce qui constitue, pour lui, le critère de la vérité. Presque quatre siècles plus tard, cette conviction domine les esprits. Le dialogue de sourd entre Paul Ricoeur et Jean-Pierre Changeux sur les relations entre le cerveau et la conscience atteste, encore aujourd'hui, la difficulté chez un scientifique, même de haut niveau et soucieux de philosophie, de comprendre que les processus neuronaux n'épuisent pas les processus mentaux²⁶. 26. « Mon cerveau ne pense pas, mais tandis que je pense, il se passe toujours quelque chose dans mon cerveau », affirme Paul Ricoeur (Jean-Pierre Changeux et Paul Ricoeur, *La nature et la règle. Ce qui nous fait penser*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 49). Cf. Pascal Ide, « Liberté et corps. Un état de la question à la question », Association des scientifiques chrétiens, *Liberté et cerveau. Quelle liberté à l'heure des neuro-sciences ?*, Collège des Bernardins, Colloque du 23 février 2013, Paris, Parole et Silence, 2015, p. 67-122. L'enseignement catholique au service de la vérité 71 Face à ce monolithisme de la perspective, face à ce que l'on pourrait appeler une « blessure de l'intelligence par monisme méthodologique²⁷ », le seul remède est l'apprentissage d'un discours des méthodes²⁸, une ouverture à la complexité, ainsi que le prône à juste titre Edgar Morin²⁹. Une conséquence pédagogique concrète est que l'on devrait toujours doubler les cours de sciences d'un cours d'histoire des sciences et d'une initiation à l'épistémologie. Je me souviens de la crise de foi qui fut la mienne lorsque j'ai entendu, à l'âge de 14 ans, certains textes apocalyptiques du Nouveau Testament, notamment le discours où Jésus parle de l'ébranlement des cieux (cf. Lc 21, 26). Cet ébranlement fit vaciller ma foi. L'impossibilité de rendre compte scientifiquement de ces propos m'a fait un moment douter de la véracité du texte biblique. Pourtant, une approche distinguant les niveaux de discours, affrontant la question de l'apparente contradiction entre science et foi, m'aurait évité cette crise. 4/ La fécondité de l'intelligence Enfin, l'intelligence ne reçoit la lumière de la vérité et ne se l'approprie qu'en vue de devenir à son tour phosphorescente au sens étymologique du terme, c'est-à-dire « porteuse de lumière ». Que ce soit en inventant, que ce soit en transmettant. Les vrais maîtres font non pas des disciples, mais des maîtres. La réceptivité de l'intelligence à une vérité qui la pré-cède, telle est la part à recueillir, mais aussi à purifier, dans le fondamentalisme. L'appropriation critique de cette même vérité, telle est la leçon, là encore à corriger, du relativisme. Mais aucune de ces deux postures n'est apte à ouvrir, seule, à une fructuosité de l'intelligence : réactives, elles ne font que réagir, et non pas agir et donc produire du neuf à partir de l'ancien. Le mot d'ordre des Lumières – « Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement: 27. Cf. Pascal Ide, *Connaître ses blessures*, Paris, Éd. de l'Emmanuel, 1992, p. 217-223, rééd., 2013. 28. Cf. le texte aussi bref qu'essentiel d'Aristote sur le sujet: *Métaphysique*, Livre alpha, ch. 3, 994 b 32 - 995 a 19, trad. Jules Tricot, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », Paris, Vrin, 21953, tome 1, p. 117 et 118. 29. Edgar Morin a édité une *Méthode* en 6 volumes, édités au Seuil, Paris : I. *La Nature de la nature*, 1977. II. *La Vie de la vie*, 1980. III. *La Connaissance de la connaissance*, 1986. IV. *Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, 1991. V. *L'humanité de l'humanité*, 2001. VI. *Éthique*, 2004. Pour un résumé et une application à l'éducation, cf. Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, 2000. Mgr Pascal Ide 72 Voilà la devise des Lumières³⁰ » – est

suffisamment présent, au moins implicitement, dans les représentations actuelles, de même que la conviction que l'enfant est un être créatif, pour qu'il y ait davantage besoin d'insister sur ce point. 5/ L'inclination vers une lumière supérieure On vient de le rappeler, le modèle hérité de l'Aufklärung, massivement présent dans la conception de l'éducation et de l'enseignement de la France actuelle, a surtout valorisé l'autonomie de l'intelligence. Une école catholique ne peut qu'adhérer à l'injonction: « Pense par toi-même. » Il demeure que – et ce dernier point n'est pas le moins important – une telle conception de l'homme est partielle. Or, dans ce qui touche la vie et l'action, donc dans le domaine de l'éducation, tout ce qui est partiel est partial. En effet, la personne est habitée par une inquiétude foncière qu'aucun médicament ni aucune psychothérapie ne peut (et ne doit) résorber, celle qui faisait dire à ce chercheur infatigable de la Vérité qu'était saint Augustin dans une phrase célèbre : « Notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en Toi. » Et cette parole qui ouvre Les Confessions doit être mise en relation avec les dernières pages de la même autobiographie. Ces pages se présentent comme une longue méditation sur les jours de la création et notamment l'ultime, le Sabbat ou repos de Dieu: notre désir de repos (quies) n'est pas vain, si nous comprenons que seule la vision bienheureuse de Dieu peut assouvir, accomplir toutes nos aspirations. Seul Dieu comble le désir de vérité présent dans le cœur de chaque homme : « Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu » – écrit saint Irénée de Lyon citant Mt 5,8 —. Certes, selon sa grandeur et son inexprimable gloire, « nul ne verra Dieu et vivra » [Ex 33,20], car le Père est insaisissable ; mais selon son amour, sa bonté envers les hommes et sa toute-puissance, il va jusqu'à accorder à ceux qui l'aiment le privilège de voir Dieu³¹. Toute vision de l'être humain qui l'ampute de ce desiderium naturale videndi Deum, de cette orientation vers Dieu, est idéologique et abstraite : 30. Emmanuel Kant, Réponse à la question: qu'est-ce que les Lumières ?, trad. Heinz Wismann, in Œuvres philosophiques. II. Des Prolégomènes aux écrits de 1791, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1985, p. 209. 31. Saint Irénée de Lyon, Contre les Hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur, trad. Adelin Rousseau, Paris, Le Cerf, 1985, L. IV, 20, 5, p. 472. L'enseignement catholique au service de la vérité 73 elle n'est pas conforme à la réalité intégrale de l'homme. Riche des possibilités offertes par l'argent et de ses réussites technoscientifiques, l'Occident, notait Jean Paul II, s'est « intérieurement appauvri par l'oubli et la marginalisation de Dieu³² ». Attentif à tout homme mais aussi à tout l'homme, le projet éducatif d'une école doit donc faire appel à une anthropologie non pas fermée, mais ouverte. Il y va de la vérité d'un être qui est adéquat à sa fin, seulement et paradoxalement lorsqu'il vit au-dessus de ses moyens. Concluons avec les mots du pape Benoît XVI: « Une véritable éducation n'est pas possible [...] sans la lumière de la vérité³³. » III – La réconciliation de la vérité et de l'amour Nous l'avons dit, l'homme est un être fait pour la lumière de la vérité et la chaleur du bien. Mais ces deux pôles ne s'opposent-ils pas? L'expérience ne montre-t-elle pas que, le plus souvent, nous surdéveloppons soit le pôle intellectuel, soit le pôle affectif et volitif (que, pour faire simple, je rapproche ici, bien qu'ils soient distincts)? Au siècle des Lumières qui a tant survalorisé la raison, a succédé le xixe siècle qui, s'il a mis en œuvre le programme rationaliste du siècle précédent, a aussi réagi en « inventant » le romantisme, c'est-à-dire en idolâtrant tout aussi unilatéralement l'affectivité. À une religion de la raison succédait une religion du sentiment. Il me semble que si nos seules forces présentent quelques ressources dans la réconciliation entre ces deux pôles, il a surtout appartenu à la révélation chrétienne de conjuguer bien et vrai, en conjurant les logiques partielles et partiales. C'est ce que montre une remarquable conférence du cardinal Joseph Ratzinger au colloque « 2000 ans après quoi? », tenu à la Sorbonne en l'an 2000. En montrant que la grande crise du christianisme à la sortie du

deuxième millénaire est la crise de la vérité³⁴, le préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi s'interroge en fait sur le lien existant entre le bien que fait la religion et la possibilité pour celle-ci de dire quelque chose de vrai sur Dieu. 32. Jean Paul II, Lettre apostolique Tertio millennio adveniente, 10 novembre 1994, n. 52. 33. Benoît XVI, Discours d'ouverture du congrès ecclésial du diocèse de Rome sur famille et communauté chrétienne, 6 juin 2005. 34. Joseph Ratzinger, « Vérité du christianisme ? », in Le Monde, vendredi 3 décembre 1999, p. 1 et 18. Texte complet: « Vérité du christianisme? », Colloque 2000 ans après quoi?, Sorbonne, 25-27 novembre 2000, La Documentation catholique, n° 2217, 2 janvier 2000, p. 29-35. Repris dans Christianisme. Héritages et destins, Cyrille Michon éd., Paris, Librairie générale française, Le livre de poche. Biblio essais, 2002, p. 303-324. Mgr Pascal Ide 74 1/ La rupture de la vérité et de l'amour. La religion comme opinion L'opinion majoritaire actuelle peut se résumer dans l'apologue bouddhiste de l'éléphant et des aveugles-nés. Les religions se retrouvent face à Dieu, comme les aveugles face à l'éléphant: vouées au mutisme ; et la religion qui, comme le christianisme, aurait la prétention de dire la vérité serait insensée, voire fanatique, car elle prendrait la partie qu'elle touche dans son expérience personnelle pour le tout. Plus rigoureusement, on réduit aujourd'hui le christianisme à une opinion et son contenu à un discours symbolique et donc non historique, cela, au nom des sciences – sciences dures qui ont surclassé la doctrine de la création par celle de l'évolution, sciences humaines qui ont déconstruit le Jésus historique et l'origine prétendument christique de l'Église – et même de la métaphysique qui rend « problématique le fondement philosophique du christianisme ». Ainsi, le christianisme demeure, mais transformé de fond en comble : « La vérité qui avait été pour l'homme une force obligatoire et une promesse fiable, devient désormais une expression culturelle de la sensibilité religieuse générale, expression qui serait, nous laisse-t-on entendre, le produit des aléas de notre origine européenne. » Ce réductionnisme culturel est par exemple pensé par Ernst Troeltsch: convaincu que les cultures sont insurpassables, le théologien protestant allemand affirme que le christianisme s'identifie au visage de Dieu tourné vers l'Europe. Dès lors, le lien du christianisme à la vérité est définitivement distendu. L'histoire permet de réfuter cette opinion. Le christianisme apparaît comme une religion tout à fait originale liée à la vérité sous son double aspect, spéculatif et pratique. Alors que les religions mythiques se proposent comme des chemins de bonheur, en quelque sorte des thérapies, le christianisme s'est dès l'origine présenté comme une révélation, donc comme prétention à la vérité et à l'intelligibilité. De plus, le christianisme a prétendu lier son contenu à la vérité morale, c'est-à-dire à la vie. Et comme les exigences essentielles du christianisme satisfont « aux exigences du cœur de l'homme, de chaque homme, [...] lorsque cette loi se présente à lui, il la reconnaît comme le Bien ». Par conséquent, « la force qui transforma le christianisme en une religion mondiale consista dans sa synthèse entre raison, foi et vie ; c'est précisément cette synthèse qui est exprimée en abrégé dans l'expression religio vera ». Dès lors se pose une question: que s'est-il passé entre autrefois et aujourd'hui, pour que ce lien entre foi et vérité s'efface? Selon le cardinal Ratzinger, c'est chez le philosophe néoplatonicien Porphyre, au iii^e siècle, que l'on trouve l'autre manière d'harmoniser religion et rationalité, et cela en parfaite conscience de son opposition au christianisme. En effet, la conviction profonde de Porphyre est que « la vérité est cachée ». En cela, L'enseignement catholique au service de la vérité 75 il se fonde sur une autre conviction, venue de son maître Plotin (dont il a édité les œuvres): l'Un (qui est le tout premier Principe, l'Absolu) est inconnaissable. Or, à rendre la vérité trop inaccessible, l'apophasie décourage et transforme les affirmations sur le vrai en foire aux opinions: il reste aux images les plus diverses de tenter d'exprimer ce même fond voilé à l'intelligence humaine. C'est ainsi que le

sénateur néoplatonicien Symmaque défend devant l'empereur Valentinien II, en 384, le retour au paganisme, en demandant que soit rétabli le culte de la déesse Victoria dans le Sénat romain: « On ne peut parvenir par une unique voie à un mystère aussi grand », affirme-t-il dans une phrase devenue célèbre. De ce scepticisme, de cette « symphonie polymorphe de l'éternel Inaccessible » naît un ethos de la tolérance – mais qui se paye au prix fort, celui de la vérité. 2/ Le christianisme comme réconciliation de la vérité et de l'amour

La grande question actuelle consiste donc à choisir entre deux visions: la conception néoplatonicienne ou bouddhiste, de la vérité religieuse cachée dans l'inconnaissable et réfractée dans une multitude d'images, ou la conception chrétienne de la rationalité intrinsèque de la Révélation biblique. Mais cette réponse ne saurait être seulement théorique. Joseph Ratzinger propose un autre critère : la coïncidence entre vérité et amour. Aujourd'hui, la vision dominante est l'explication évolutionniste néodarwinienne qui propose l'ethos cruel de la lutte et de la sélection pour la survie du plus fort. Comment une telle perception du monde pourrait-elle fonder l'éthique de la paix universelle et de la fraternité dont nous avons tant besoin? Cette contradiction entre le vrai et le bien, cette schizoïdie cachée met le monde profondément en crise. En regard, une des plus grandes originalités du christianisme consiste à identifier le primat du logos et le primat de l'amour. En effet, le christianisme a mis le paganisme en crise en montrant la rationalité du réel, don de la sagesse divine et « l'ethos comme partie de cette vision, et son application concrète sous le primat de l'amour ». De plus, le christianisme se caractérise comme une vision qui unifie sagesse et amour: Le logos n'apparut pas seulement comme raison mathématique à la base de toutes les choses, mais comme amour créateur jusqu'au point de devenir compassion à l'égard de la créature. La dimension cosmique de la religion qui, dans la puissance de l'être, vénère le Créateur, et sa dimension existentielle, la question de la rédemption, se compénètrent et devinrent un unique problème. Mgr Pascal Ide 76 IV – Conclusion: la relation intégrale a la vérité

Sans prétendre résumer tout ce qui fut dit, nous avons vu qu'une vision adéquate de l'homme intègre notamment les quatre points suivants: 1/ L'homme est orienté vers la vérité (à connaître) et vers le bien (à aimer). En termes concrets, il est un être de lumière et de chaleur³⁵. 2/ La relation intégrale à la vérité se décline selon la dynamique ternaire du don. Il en est du don comme d'un arbre : celui-ci est composé de racines, d'un tronc et de branches portant feuilles et fruits. Par les racines, l'arbre reçoit l'eau et les aliments dont il a besoin; par le tronc, il se constitue une solide identité ; par ses fruits, il est fécond, il peut donner vie à de nouveaux arbres, donc s'ouvre à l'autre. Et cette déclinaison suit un ordre : sans racines, planté dans un sol trop pauvre, l'arbre sera faible et sa frondaison peu abondante. De même, la croissance de l'être humain, ici celle de l'intelligence qui est vie, est rythmée par ce triple moment: recevoir la vérité, s'approprier la vérité, c'est-à-dire la faire sienne, la redonner de manière inventive et adaptée. Partant de là, on pourrait dresser un tableau des dysfonctionnements de la transmission de la vérité, par excès ou par défaut d'un des trois temps. Par exemple, notre temps semble se caractériser par un défaut de réception et un excès de créativité (sans racine), alors que l'enseignement des générations passées semble notifié par un défaut d'appropriation. 3/ Ces inclinations, qui sont autant de soifs, spontanément tournées vers le monde et vers l'homme, présentent aussi une ouverture infinie que seul Dieu peut rassasier, en se donnant gratuitement à connaître et à aimer. 35. Sainte Catherine de Sienne fait parler le Christ pour qui « les ministres saints et vertueux » « ressemblent au soleil »: ils dispensent « la lumière [...] de ma douce vérité » et la « chaleur » d'une « ardente charité » (Le Livre des dialogues, chap. 119, trad. Louis-Paul Guigues, coll. « Points Sagesse », Paris, Seuil, 1953, 2002, p. 379 et 380). L'enseignement catholique au service de la vérité 77 Il est temps de revenir à l'école

catholique. Son projet éducatif se fonde sur une vision adéquate de l'homme. Il se posera donc les questions suivantes (sans que la liste prétende être limitative³⁶), tout en ébauchant une première réponse : 1/ Entre fondamentalisme et relativisme, quelle place pour un accueil de la vérité préparant à une transmission et une créativité ? 2/ Entre rationalisme et fidéisme, quelle place pour une anthropologie ouverte à la transcendance divine et à la dimension religieuse ? 3/ Entre cérébralisme et activisme, quelle place pour une contemplation émerveillée du réel disposant progressivement au service de l'autre et, plus tard, à un engagement dans la cité ?